

Ruse féminine

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

les désertes où l'herbe pousse entre les pavés.

— Et alors, dans ces moulins, demande Jules au Sapeur, est-ce qu'on y moud du blé ?

— Ah ! plus maintenant, mon bon monsieur, la roue tourne à vide, comme chez maître Cornille.

— Tu comprends, fait Marc-Henri, on veut surtout amuser le voyageur. C'est comme qui dirait le chamois apprivoisé qu'on promène, chez nous, autour des hôtels pour distraire les Anglais !

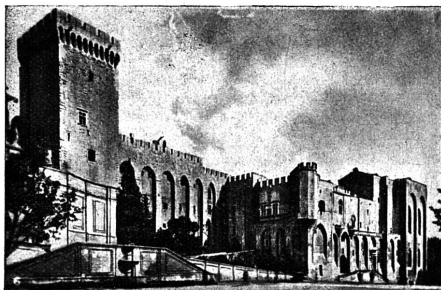
— Vous venez de la Suisse ? interroge le chauffeur.

— Pas plus ! réplique Marc-Henri, lequel se souvient tout à coup d'avoir négligé de fixer le prix du voyage en taxi. Nous sommes un peu du pays puisque nous venons du Jura.

Il y a une minute de silence durant laquelle on n'entend plus que le bruit du moteur.

Brusquement, nous pénétrons dans une vaste cour. L'auto se range le long du trottoir et nous descendons.

— La visite dure environ deux heures, déclare le chauffeur. Quand vous aurez parcouru toutes les salles, vous monterez au sommet de la Tour des Trouillas !



Château des Papes.

Et son doigt tendu montre le coin d'une tour crénelée.

Ayant levé le nez, François s'arrête net et demande s'il est obligé d'aller jusque là-haut ! Pour un peu, il refuserait de visiter le château.

A demi rassuré, il consent à gravir l'escalier qui conduit dans la salle d'attente où l'on vend des cartes postales et des petits souvenirs d'Avignon.

Au moment où le guide se présente, nous sommes une cinquantaine de touristes. Ce guide est un petit homme râblé, à l'œil vif et à la physionomie mobile. Nous le suivons dans la cour intérieure et tombons en admiration devant un puits d'une grande profondeur.

— Voilà ce qu'il nous faudrait pour nos chalets du Jura, fait Jules au Sapeur, en cherchant à prendre des mesures.

— Comment ferais-tu pour y puiser l'eau, réplique François du Crêtet en s'animant, jamais tu ne trouverais un bout de corde assez long pour...

— Taisez-vous donc, ajoute Marc-Henri, péremptoire. Avec un tel boucan on ne comprend plus les explications du guide.

Celui-ci raconte que la construction du château commença au XIV^e siècle et se poursuivit durant le règne des neuf papes qui résidèrent à Avignon.

Nous grimpons des escaliers, suivons de longs corridors et pénétrons dans la salle où les neuf souverains pontifes, figés dans leurs cadres, nous regardent. Ils ont tous grande allure. Les uns se tiennent debout ; coiffés de la tiare, ils gardent une position avantageuse. Les peintres qui ont immortalisé leurs traits pour l'éternité leur ont donné à tous ce même air autoritaire et condescendant qui distingue les souverains du commun des mortels. D'autres, tête nue, mais revêtus de leurs habits sacerdotaux, sont assis dans de larges fauteuils armoriés. C'est le cas du plus célèbre d'entre eux, Clément VI, qui régna au milieu du XIV^e siècle et fut le véritable architecte du bel édifice que nous visitons. Son

nom reste attaché à de nombreuses salles et notamment à cette chapelle, dite de Clément VI, que nous visitons ensuite. Elle est impressionnante à la fois par sa profondeur, par ses fenêtres gothiques et les élégantes nervures de sa voûte. Au moment où nous franchissons le seuil, les conversations cessent comme par enchantement et nous marchons sur la pointe des pieds. Quand nous avons parcouru la chapelle en tous sens, nous nous groupons autour du guide, lequel se met à chanter, d'une belle voix de baryton, un air de Mireille. Au moment où il se tait, la voix semble encore descendre lentement des voûtes profondes.

Tandis que les spectateurs ravis écoutent encore, le guide ajoute en riant :

— Il n'y a pas que les cigales qui chantent en Provence, les pierres chantent aussi !

A la file indienne, nous passons sous une petite porte.

Marc-Henri reste dans la chapelle. Il a son idée. Quand le dernier visiteur pénètre dans la salle voisine, il entonne, de sa belle voix de ténor, un air familier :

*Je suis le pâtre des montagnes !
Hallali la ho, hallali la ho !*

Soudain, il semble que toute la chapelle de Clément VI s'est mise à chanter. Les « hallali la ho » tombent en cascades de la voûte merveilleuse ; ils heurtent le sol, remontent le long des parois, glissent sur les fenêtres et remplissent tout l'espace. Les visiteurs reviennent sur leurs pas et le guide complimente Marc-Henri. Modestement, celui-ci répond :

— Oh ! ce n'est rien. J'ai seulement voulu voir si l'air du Midi convenait à ma voix !

Après avoir parcouru la galerie du Conclave dans l'Aile des grands dignitaires, puis la Tour des Anges, nous traversons un vaste logis qui servit de caserne à l'armée et qui est maintenant désaffecté.

Près d'une fenêtre, Marc-Henri s'arrête brusquement et demande :

— Qu'est-ce que c'est que ce livre dont chaque page est fixée dans un cadre de bois ?

— Le manuscrit de Mireille, déclare le guide.

Nous nous approchons pour admirer l'écriture fine et élégante de Frédéric Mistral, le poète de la Provence.

* * *

Arrivés au pied d'un étroit escalier, le guide nous indique le chemin de la Tour des Trouillas. François du Crêtet, qui avait déjà le pied sur la première marche, recule brusquement.

— Allons, fait Marc-Henri, viens avec nous, la Mule du Pape y est bien montée !

François secoue la tête :

— Tu ne dis pas comment elle est redescendue.

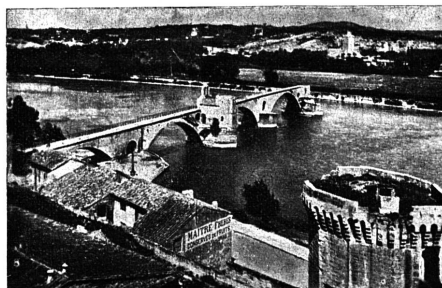
— Montez donc, ajoute le guide, vous verrez la boucle où la mule était attachée.

Une Anglaise à face à main s'approche et demande :

— Oh ! pardon, est-ce que vraiment la mule a passé là ?

— Ah ! répond le guide, avec un bon rire, ça c'est une galéjade !

Dans l'escalier sombre, nous montons à la queue leu leu. Jules au Sapeur souffle comme un bœuf qui vient de labourer une pose. Quant à



Pont Saint-Bénézet.

Marc-Henri, il a bien de la peine à se retourner. De temps à autre, il s'écrie :

— On voit bien que les papes d'Avignon n'étaient tous que des grands maigres, autrement ils n'auraient jamais pu se « ganguiller » par là !

Enfin, voici la plateforme. La vue s'étend sur toute la ville et même au-delà. Les toits rouges d'Avignon brillent au soleil, le Rhône décrit sa courbe jusqu'au pont Saint-Bénézet et, dans le lointain, par-dessus la plaine brûlée où les « mas » se blottissent au pied d'un bouquet d'arbres, les Alpilles ferment l'horizon.

Jean des Sapins.

BEAUMARCHAIS ET LE YO-YO

BN 1790, le yo-yo, qui triomphe aujourd'hui, faisait déjà fureur. On l'appelait l'*émigrette*. C'était le jeu à la mode, jeu innocent, il faut le reconnaître.

Cette mode agaça un peu les hommes d'esprit et Beaumarchais se fit leur interprète, en donnant une leçon aux joueurs de yo-yo, pardon, d'*émigrette*.

Il intercala dans « Le Mariage de Figaro » une petite scène où l'on voyait le célèbre barbier apprendre le nouveau jeu au juge Brid'oison.

Brid'oison, après s'être vainement exercé au maniement de l'*émigrette*, demandait :

— A quoi cela sert-il, l'*émigrette* ?

Et Figaro-Beaumarchais de répondre :

— C'est un noble jeu, qui évite la fatigue de penser...

(Manuel général).

A table d'hôte. — Un plat circule. Le garçon se fait insinuant :

— Monsieur veut-il des pieds de cochon ?

— Non, merci, mon ami, j'en ai...

Ruse féminine. — Oui, tu es gentille dans cette robe, mais je sais ce qu'elle me coûtera...

— Chéri, est-ce que je pense à l'argent, du moment qu'il s'agit de te plaire ?

ON CONSTRUIT

LES énormes ampoules attiraient les yeux et forçaient les gens à s'arrêter, à reculer jusqu'au trottoir opposé, à s'appuyer aux vitrines des magasins. Quelques-uns même, s'asseyaient sur le rebord de la devanture pour pouvoir regarder plus longtemps.

Tout d'abord, on ne voyait que ces lumières rondes et blanches, accrochées, de distance en distance, à des fils invisibles, tout là-haut, parmi les planches et les tiges de fer. Puis l'œil suivant, en descendant, les longues ombres aux arêtes vives, aux angles géométriquement dessinés, fouillait les recoins sombres, s'attardait dans les ténèbres des fondations. Puis, remontait la façade ébauchée, comptait les trous noirs des fenêtres carrées... appelé par le clignotement nerveux des boules lumineuses : un long moment de lumière tranquille et brusquement, une cassure brève, comme si un enfant eut touché les fils, pour s'amuser.

Haut dans le ciel, une grue osseuse ployait le dos, raide, et promenait sa petite tête sur les poutrelles enchevêtrées. Par sa bouche fine, elle laissait échapper un jet rectiligne de salive mince comme un cheveu : le filin d'acier. Et de tous ses engrenages, elle lançait un ronronnement sourd, finissant en sifflement comme un malade brûlé de fièvre qui cherche sa respiration. Maintenant, en un ronflement régulier, elle redressait son buste effilé et pointu, on eut dit un grand personnage très sec, en redingote, les mains fermées, des poings énormes et ronds pour guider le câble roidi.

Sur une passerelle de planches grossièrement ajustées, un ouvrier debout dans la lumière blafarde, commande à distance la machine. Son bras prolongé d'une palette rouge dessine sur la façade de grandes ombres portées qui courent, zigzagantes, se perdre dans les échafaudages.

Palette levée... la grue avance et enlève le plus haut possible sa benne aux mâchoires serrées, suspendue dans l'espace. Palette à droite... la machine stoppe et tourne sur son axe son